

les deux en traîne avec Belzémire dans les mémoires, et le grand noir qui nous suivait par derrière. On descendait grand train, quand, à un endroit qu'on appelle la Fourche, v'là ty pas la jument qui se lance à bride abattue à gauche, au lieu de piquer à droite le long de la rivière. Zèbe tire, gourme, cisaille : pas d'affaires ! la gueuse de Belzémire filait comme le vent. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

– Enfin, laissons-la faire, que je dis ; on rejoindra la rivière plus loin.

On fit ben sûr cinq bonnes lieues de ce train-là, et je commencions à trouver la route longue, quand on aperçut une maison.

“Bon ! que j'allais dire, on va pouvoir se dégourdir un peu les éléments !” Mais j'avions pas fini d'ouvrir la bouche que Belzémire était arrêtée dret devant la porte.

– Quins ! que dit Zèbe Roberge, on dirait que la guevalle connaît les airs, elle a pourtant jamais rôdé par icitte.

Comme il achevait de dire ça, v'la la porte qui s'ouvre, épi qu'on entend une petite voix claire qui disait :

– Quins ! c'est la jument à M. Baptiste ! Voyez donc si elle est fine, a se reconnaît, elle qu'est presque jamais venue dans le jour...

– Tais-toi, pi ferme la porte ! cria une grosse voix bourrue partie du fond de la maison.

A sentait le lutin, c'est ben clair...

L'année d'après, qui c'que vous pensez que je rencontre dans le fond du Cul-de-sac, à Québec ? Baptiste Lanouette dit Pain-d'épices, avec sa pipe au bec, comme de raison, épi gréyé d'un grand chapeau pointu qui me fit penser tout de suite à celui que j'avais vu sus la tête du lutin, à la rivière au Chêne. Y me racontit qu'il avait ben manqué d'en attraper un, dans la même écurie où's que moi pi Zèbe j'avions vu le nôtre ; si ben que le chapeau en était resté dans les mains. Je l'avais ben reconnu tout de suite, allez !

Diable de Pain-d'épices, dites-moi ! Encore un peu... y serait ben riche à c't'heure.

Si jamais vous passez par les Foulons du Cap-Blanc, les enfants, demandez Baptiste Lanouette, et perlez-y de d'ça : vous verrez si Jos Violon est un menteur !

Le loup-garou

Honoré Beaugrand

J'avais bien douze ou treize ans et j'étais cook à bord d'un chaland avec mon défunt père qui était capitaine. C'était le jour de la Toussaint et nous montions de Québec avec une cargaison de charbon, par une grande brise de nord-est. Nous avions dépassé le lac St-Pierre et sur les huit heures du soir nous trouvions à la tête du lac. Il faisait noir comme le loup et il brumassait même un peu, ce qui nous empêchait de bien distinguer le phare de l'île de Grâce. J'étais de vigie à l'avant et mon défunt père était à la barre. Vous savez que l'entrée du chenal n'est pas large et qu'il faut ouvrir l'œil pour ne pas s'échouer. Il faisait une bonne brise et nous avions pris notre perroquet et notre hunier, ce qui ne nous empêchait pas de monter grand train sur notre grande voile. Tout à coup le temps parut s'éclaircir et nous aperçûmes sur la rive de l'île de Grâce que nous rasions en montant, un grand feu de sapinages autour duquel dansaient une vingtaine de possédés qui avaient des têtes et des queues de loup et dont les yeux brillaient comme des tisons. Des ricanelements terribles arrivaient jusqu'à nous et on pouvait apercevoir vaguement le corps d'un homme couché par terre et que quelques maudits étaient en train de découper pour en faire un fricot. C'était une ronde de loups-garous que le diable avait réunis pour leur faire boire du sang de chrétien et leur faire manger de la viande fraîche. Je courus à l'arrière pour attirer l'attention de mon défunt père et de Baptiste Lafleur, le matelot qui naviguait avec nous, mais qui n'était pas de quart à ce moment-là. Ils avaient déjà aperçu le pique-nique des loups-garous. Baptiste avait pris la barre et mon défunt père était en train de charger son fusil pour tirer sur les possédés qui continuaient à crier comme des perdus en sautant en rond autour

du feu. Il fallait se dépêcher car le bateau filait bon train devant le nord-est.

– Vite ! Pierriche, vite ! donne-moi la branche de rameau béni, qu'il y a à la tête de mon lit, dans la cabine. Tu trouveras aussi un trèfle à quatre feuilles qdans un livre de prières, et puis prends deux balles et sauce-les dans l'eau bénite. Vite, dépêche-toi !

Je trouvai bien le rameau béni, mais je ne pus mettre la main sur le trèfle à quatre feuilles et dans ma précipitation je renversai le petit bénitier sans pouvoir saucer les balles dedans.

Mon père pulvérisa le rameau sec entre ses doigts, et s'en servit pour bourrer son fusil, mais je n'osai lui avouer que le trèfle à quatre feuilles n'était pas là et que les balles n'avaient pas été mouillées dans l'eau bénite. Il mit les deux balles dans le canon, fit un grand signe de croix et visa dans le tas de mécréants.

Le coup partit, mais c'est comme s'il avait chargé son fusil avec des pois, et les loups-garous continuèrent à danser et à ricaner, en nous montrant du doigt.

– Les maudits ! dit mon défunt père, je vais essayer encore une fois.

Et il rechargea son fusil et en guise de balle il fourra son chapelet dans le canon.

Et paf !

Cette fois le coup avait porté ! Le feu s'éteignit sur la rive et les loups-garous s'enfuirent dans les bois en poussant des cris à faire frémir un cabaleur d'élections.

Les graines du chapelet les avaient évidemment rendus malades et les avaient dispersés, mais comme c'était un chapelet neuf qui n'avait pas encore été béni, mon défunt père était d'opinion qu'il n'avait pas réussi à les délivrer et qu'ils iraient sans doute continuer leur sabbat sur un autre point de l'île.

Ce qui avait empêché le premier coup de porter, c'est que le fusil n'avait pas été bourré avec le trèfle à quatre feuilles et que les balles n'avaient pas été plongées dans l'eau bénite.



J'allais sortir Raoul dans mon bar où l'on dansait et où l'on faisait l'amour à plusieurs, à voile ou à vapeur; l'important, c'était d'y mettre sa sueur.

Rrrraoul

Jean-Marc Massie

Cherche coloc, sérieux, propre sur lui, pas fatigant, genre dominé cherchant dominant. P.S. : on n'est pas obligé d'être des amis, l'important, c'est de pas se faire chier dans la vie.

Après avoir passé ma p'tite annonce dans l'Journal de Montréal, le seul qui s'est présenté, il regardait ses pieds. Il s'appelait Raoul. Juste en entendant le Rrrr de Raoul, j'ai su d'emblée que j'étais en sécurité. Une guenille avait trouvé son torchon. Il avait les cheveux bruns, avec la raie sur le côté, les lunettes en corne brune, les souliers, les bas et les pantalons bruns avec un t-shirt sur lequel étaient imprimés à l'avant le visage de Luke Skywalker et, à l'arrière, la face de Darth Vader. J'étais tombé sur un nerd, fan de la guerre des étoiles. Regardant toujours ses pieds et tenant d'une main un sac de vidanges brun contenant tous ses effets personnels, il est parti dans sa chambre en marchant comme C3PO dans *Star Wars*, comme s'il avait toujours su, lui aussi, que lui et moi, on était fait pour s'entendre, sinon

se compléter. Nous étions l'Alpha et l'Omega de la parfaite cohabitation.

Dans sa chambre, il y avait un lit et une bibliothèque. Il a sorti de son sac de vidanges la collection complète des DVD de la série télé *X-Files* mettant en vedette les agents Mulder et Scully. Il a placé le tout sur la dernière rangée de la bibliothèque. Puis, sur la rangée du haut, il a étalé les trente-trois tomes d'un type d'encyclopédie que je ne connaissais pas : *Comment exceller à Donjons et Dragons*. Enfin, il a sorti de son sac une télé et un lecteur DVD. Il a mis cela sur le haut de la bibliothèque et, dans les semaines qui ont suivi, je ne l'ai pratiquement pas vu sortir de sa chambre. Raoul, voyez-vous, c'était un *nerd*, un vrai de vrai. Moi, j'étais heureux, j'avais trouvé le coloc qu'il me fallait.

Les semaines ont passé. Je ne voyais pratiquement jamais Raoul. Je supposais qu'il ne sortait de sa chambre que pendant mes absences. J'ai compris qu'il était un vrai mâle soumis le jour où, à mon retour, j'ai remarqué qu'il avait ramassé les vêtements que je laissais traîner ici et là. Non seulement il les avait ramassés, mais il les avait aussi lavés, séchés, sans oublier l'assouplisseur, puis pliés et placés aux bonnes places dans les tiroirs de ma commode. Rrrraoul, quel être forrrrrmidable!

“Rrrraoul!” Le dominant avait parlé, le dominé est sorti. Il s’est agrippé au cadre de porte en regardant ses pieds, l’air de dire: “Oui, maître...” Je me suis senti *cheap*. Après tout, c’est une bonne action que je voulais faire! Ça fait que je l’ai interpellé de nouveau, mais cette fois-ci en adoptant un ton amicalement autoritaire: “Rrrraoul! À soir, mon ami, je te sors. Je te déniaise.” Tout son corps avait l’air de me dire non. J’ai insisté une dernière fois. J’allais devenir le bienfaiteur de tous les *nerds* du quartier. J’allais sortir Raoul dans mon bar où l’on dansait jusqu’à épuisement total et où l’on faisait l’amour à plusieurs, à voile ou à vapeur; l’important, c’était d’y mettre sa sueur. Raoul est passé devant moi comme C3PO. Il a fini par aller se préparer dans la salle de bain.

Il a commencé par faire péter la tête blanche de ses boutons, avant d’en extraire de longs poils noirs et soyeux. Puis il a désinfecté le tout avec sa lotion après-rasage Old Spice. Ensuite, il a enfilé son complet brun trois-pièces, sans oublier son fameux t-shirt de la guerre des étoiles mais, ce soir-là, Darth Vader était à l’avant et Luke Skywalker à l’arrière. Il a finalement spiké ses cheveux bruns, la raie par en avant.

Tandis qu’on se dirigeait vers mon bar, je le sentais marcher dans mon dos comme une espèce de moron moteur: le genre de gars qui ne sait pas accomplir naturellement les simples gestes du quotidien comme marcher, manger, boire, lacer ses souliers, ouvrir une porte... Chez Raoul, tout est calculé, tous ses gestes sont robotiques, découpés, séquencés, modélisés, aucune fluidité. Je le sentais marcher dans mon dos, et je me disais: “À soir, ça sent la catastrophe... y va m’brûler dans la place.”

C’est là que j’ai décidé de lui parler franchement: “Écoute-moi ben, là, on s’en va dans mon bar. Va falloir que tu dances. Pis je veux pas que tu me fasses honte. Écoute, l’expert. Smooth; faut que tu grooves smooth. Même si la techno est carrée, tu grooves cool tout en rondeur. Tu combats le rythme dominant, tu es un dominant. Ça fait que, là, quand

tu vas rentrer sur la piste de danse, t’en fais pas trop, sinon on va penser que t’es un homo qui s’est échappé du ghetto. Mais y faut que t’en fasses assez, sinon on va te prendre pour un hétéro coincé. Faut que tu sois androgyne; t’es entre les deux. Un mélange de John Travolta et d’Uma Thurman dans *Pulp Fiction*. Là, je vais te donner mon truc à moi. Avec ton genou, tu pointes celle que tu veux pas et, avec tes yeux, tu regardes celle que tu veux. Pis sans avertissement, tu switches, ton genou vers celle que tu veux, tes yeux vers celle que tu veux pas. Pis après tu switches de nouveau. T’arrête pas de switcher de la soirée. Tu vas voir, elles vont toutes être mêlées sur la piste de danse. Et les femmes qui sont mêlées, elles deviennent vulnérables. C’est à ce moment-là que t’en profites pour attaquer, pour t’emparer du cœur de ta proie.”

Après mon petit laïus, on est rentré dans mon bar. Raoul est passé derrière moi comme une p’tite souris. Il s’est assis au comptoir et il s’est commandé sambuca après sambuca.

Lire la suite page 21.

À écouter : www.lagrandeoreille.com/ecoutez516



Mon conte Rrrraoul est le conte que je raconterais à un public français. Cette version moderne du conte de Loup-Garou n’est pas que la simple transposition dans le Montréal actuel de ce conte traditionnel. Cette version se cristallise, surtout et avant tout, autour du rapport maître-esclave, thème universel s’il en est un. Sadosomochisme, Syndrome de Stockholm et rapport de force à géométrie variable sont les thèmes principaux de ce conte qui, bien que se passant au Québec, aurait tout aussi bien pu se dérouler en France. Le meilleur moyen d’être universel n’est-il pas d’aller au plus loin dans le personnel? Pour reprendre l’aphorisme de François de Sales: “Partout où il y a de l’homme, il y a de l’hommerie”... à Montréal comme à Paris.

Jean-Marc Massie

Moi, j'en ai profité pour aller danser. Je me sentais hot, ce soir-là. Surtout que j'approchais dangereusement de mes quarante ans. J'avais décidé qu'avant que la bedaine me tombe dessus comme la misère sur le pauvre monde, j'allais en profiter en masse. Je me suis mis à switcher comme un possédé. Toutes les femmes sur la piste de danse étaient mêlées ; je venais de nouveau de prendre le contrôle de la place. Au moment où j'allais m'abattre sur ma proie, Raoul est tombé sur le cul. Je ne sais pas si c'est la sambuca qui lui avait tourné la tête. Mais le fait est qu'il était étendu de tout son long au pied du bar. Raoul a repris subitement connaissance, a bondi dans les airs, traversant le bar sur toute sa longueur pour finalement atterrir au beau milieu de la piste de danse. Et là, il s'est mis à danser de manière étrange. Les babines retroussées, le regard hagard, il griffait avec ses ongles une pelote de laine imaginaire, pour ensuite frotter ses pieds sur la piste de danse comme un chien qui gratte avec ses pattes arrière la terre battue. Raoul avait l'air d'un animal en rut. Quand j'ai vu sa danse de pas d'allure, j'ai fait comme si je ne le connaissais pas. À mon grand étonnement, tout le monde s'est mis en arrière de Raoul, imitant le moindre de ses gestes. Il venait d'inventer une nouvelle danse en ligne. Ça chantait en cadence : Ra-ra-ra Ra-ra-ra Raoooooooooul, Raoooooooooul. Ça sonnait comme une mélodie techno. Quand j'ai vu le succès qu'obtenait mon coloc avec sa danse de nerd, je suis revenu danser à ses côtés. Il m'a regardé d'un air menaçant. Il avait pris le contrôle de la piste de danse. Je suis allé me mettre d'arrière lui comme tout le monde. Toutes les plus belles femmes du bar dansaient derrière lui. Étonnamment, il n'y avait aucune blonde aux yeux bleus ; que des noiraudes aux yeux verts, que des beautés méditerranéennes, des femmes aux courbes invitantes, avec des longs cheveux noirs de jais et une peau lustrée subtilement parfumée aux agrumes et à l'huile d'olive aillolée.

Elles avaient sous chacune de leurs aisselles une gousse d'ail suspendue à de longs poils noirs sans compter un système pileux assez développé. En

y regardant de plus près, on pouvait remarquer chez chacune d'entre elles un léger duvet au-dessus de la lèvre supérieure et de longs poils noirs et soyeux sur les avant-bras. Leurs plantureuses poitrines, leurs culs rebondis, leurs ports de tête altiers et leurs grands yeux verts énigmatiques confirmaient qu'elles étaient bien des femmes, de très belles femmes... légèrement plus hormonées que la moyenne. À un moment donné, la plus belle des beautés méditerranéennes s'est levée. Tout le monde l'appelait la Dolce Vita, genre Anita Eckberg dans la Fontaine de Trévi. Sauf qu'elle était la version noiraude aux yeux verts d'Anita. Notre beauté était accompagnée de son amie, celle qui a une belle personnalité, Natasha, esthéticienne à Laval. J'ai décidé que la Dolce Vita serait pour moi. Raoul, lui, se contenterait de Natasha. Raoul a fini par conclure sa chorégraphie en faisant le grand écart avant de toucher le sol avec ses trois doigts. La piste de danse s'est vidée, la musique s'est tue.

On s'est finalement tous retrouvés dans mon appartement aux petites heures du matin. Il y avait Natasha en face de moi et la Dolce Vita collée sur Raoul. Je l'ai laissé se brûler avec le pétard. Moi, pas idiot, j'allais attaquer le dernier et remporter la mise, tout en laissant à mon coloc le prix de consolation. Sans crier gare, laissant derrière elle une étrange odeur d'huile d'olive aillolée et d'orange sanguine, elle s'est dirigée vers la chambre de Raoul, avant que ce dernier n'aille la rejoindre. Ébranlé sur le coup, j'ai finalement compris que mon inconscient m'avait joué un vilain tour. Je voulais tellement faire une bonne action au profit de Raoul que j'avais saboté ma relation avec la plus belle des beautés méditerranéennes ; j'avais permis à mon coloc de se déniaiser en laissant mon inconscient réfréner mes ardeurs à l'endroit de ma proie préférée. C'est pour ça qu'il l'a eue.

Une fois mon amour-propre rassuré, j'ai décidé de continuer mes bonnes actions en m'intéressant à Natasha, la belle personnalité, douce, calme et l'air pas très déluré. J'allais lui donner ce qu'aucun homme ne lui avait jamais donné avant. À ma

grande surprise, elle a pris l'initiative. Ses seins remontaient langoureusement le long de mon épine dorsale, alors que son haleine d'huile d'olive aillolée et citronnée me traversait les narines pour ressortir par mes tympanes. Étonnamment, ce n'était pas déplaisant, c'était même excitant. Au moment où j'allais passer à l'acte, incrédule, je l'ai vue rejoindre nonchalamment Raoul dans sa chambre. Moi, j'ai fini tout seul dans la mienne à regarder le plafonnier, en me faisant un plaisir solitaire, les entendant copuler comme des bêtes dans la chambre d'à côté. Un jour, vous finissez toujours par rencontrer votre homme et là, je venais de rencontrer le mien. Il s'appelait Rrrraoul. Comme disait ma mère :

– On connaît pas vraiment quelqu'un tant qu'on n'a pas mangé un kilo de sel en sa compagnie.

J'ai quand même réessayé de sortir encore un couple de fois avec Raoul. C'était toujours le même pattern. Il venait de plus en plus de beautés méditerranéennes aux avant-bras velus à l'appartement, qui finissaient toutes sans exception dans sa chambre. Avec le nombre de femmes poilues qui étaient passées chez nous, on avait vu se former un épais tapis de longs poils noirs soyeux imbibés d'huile d'olive et où poussaient une quantité phénoménale de gousses d'ail. On ne faisait plus seulement sentir l'odeur, on pouvait la voir. Il y avait un smog à couper au couteau qui flottait dans mon logement. Je n'étais plus capable, c'était rendu invivable. L'odeur acide du citron, de l'orange sanguine et de l'ail était telle que j'en avais les narines décapées. Je ne sortais pratiquement plus avec Raoul, j'allais dans d'autres bars. Le nerd était rendu trop hot. Je suis allé me refaire l'instinct dominant ailleurs. Finalement, je me suis arrangé pour ne plus le croiser. Je rentrais pendant qu'il sévissait sur la piste de danse de mon ancien bar, et je ressortais au petit matin, juste avant qu'il rentre. Mais un jour, j'ai fini par tomber dessus à l'appart. Vêtu uniquement de son g-string léopard, monsieur avait pris ses aises, assis sur mon divan, devant mon écran géant et ayant laissé traîner ses vêtements un peu partout dans le salon. C'est là que

j'ai pété ma coche. Mais au moment où j'allais l'engueuler, je me suis arrêté net. Le regard qu'il m'a lancé avec ses babines retroussées m'a fait reculer. Il s'est senti un peu mal de me voir si apeuré. C'est à ce moment-là qu'il m'a dit :

– Hey ! le coloc ! À soir, j'te sors.

Le ton de sa voix à la fois ferme et rassurant m'a apaisé. Étonnamment, j'étais même content, voire honoré, d'être invité à sortir avec Raoul en personne, de réintégrer le cercle de ses proches.

Secrètement, j'espérais toujours décoder ce qui faisait son charme sur la piste de danse. On a fait notre toilette ensemble, il m'a laissé utiliser son Old Spice. Et, comble du bonheur, il m'a prêté son t-shirt blanc, avec capitaine Luke Skywalker et Darth Vader, sans oublier de me spiker les cheveux par en avant. Puis il m'a passé son complet brun trois pièces et ses souliers bruns. J'étais aux anges. En chemin vers le bar, je l'ai regardé marcher comme un moron moteur. C'était peut-être ça, son truc : dès qu'il mettait le pied sur la piste de danse, il se démoronnait. Et là les femmes se disaient : “Voilà le trésor caché.” L'effet surprise comme arme de séduction.

On est finalement arrivé dans ce qui était devenu le bar de Raoul. Sans attendre, Raoul a sauté sur la piste de danse. Au premier grattement de pied sur le sol, les noiraudes se sont mises à danser en ligne derrière lui, entonnant toutes en chœur : Ra-ra-ra Ra-ra-ra Raouuuuuuul Raouuuuuuuul ! Toutes les beautés méditerranéennes étaient là. Poilues, formées, terraformées, suintant l'huile d'olive fruitée à l'ail qui, malgré tout, avait fini par me manquer. C'est là que Raoul m'a fait un clin d'œil : il voulait que j'aille danser à côté de lui. On était beaux tous les deux, dansant à l'unisson sur le même beat. Nous étions parfaitement synchrones dans notre gestuelle. Encore plus que les nageuses synchronisées. Pas de bedaine, le ventre plat comme les prairies du Manitoba, on avait fière allure. Magnanime, Raoul m'a laissé faire le move par excellence : le grand écart. C'est en exécutant la routine que j'ai compris l'un de ses secrets. Le petit maudit, il callait la shot.

Le nombre de fois qu'il touchait le plancher de danse avec ses trois doigts correspondait au nombre de femmes qu'il allait ramener à l'appart. Ce soir-là, il m'a laissé le faire. Jusqu'à l'essoufflement, j'ai touché soixante-six fois le sol avec mes trois doigts. Rrrraoul, quel être forrrrmidable ! La piste de danse s'est vidée la musique s'est tue.

Aux petites heures du matin, le vent s'est levé sur Montréal et le DJ est allé se coucher. Raoul et moi, on s'est ramassés avec toutes les beautés méditerranéennes dans l'appartement. Ça sentait l'agrumes, l'huile d'olive et la gousse d'ail sans bon sens, bref, la Méditerranée avait envahi notre logement. L'odeur partait du plafond et allait jusqu'au plancher. On avait à peine un pouce pour ramper. Si vous aviez été avec nous, vous vous seriez crus au Vietnam, dans la jungle des Vietcongs. Ce n'était pas déplaisant, même que c'était excitant. Raoul était toujours sur mon divan, devant mon écran géant, et j'avais totalement abdiqué devant son aura de mâle alpha.

La Dolce Vita, Natasha et les soixante-quatre autres beautés méditerranéennes déambulaient dans l'appartement, telles des Walkyries héroïnées, fières émules d'Uma Thurman. Ça glissait sur le plancher, sur les murs, sur les plafonds suintant l'huile d'olive. On aurait dit des sylphides sous acide, les sirènes dans l'Ulysse tentant de nous envoûter, moi et Raoul. Ce soir-là, je me suis dit que statistiquement parlant, je ne devrais pas me retrouver tout seul dans mon lit. Le tout, c'était d'avoir la foi.

Faut croire que les stats n'étaient pas de mon bord. Elles se sont toutes retrouvées dans la chambre de mon coloc. De l'intérieur de celle-ci, j'ai entendu marmonner comme une espèce de râlement. Tel un maître généreux, Raoul m'offrait Natasha. J'ai senti de nouveau ses seins pointer dans mon dos. Les seins de celle qui, avec le temps, était devenue tout simplement belle parce qu'elle avait su se faire désirer. Je la trouvais vraiment superbe, ce soir-là. Elle sentait bon l'olive noire, l'ail, et le citron. Elle a pris ma main, elle a caressé le bout de trois de mes doigts, comme ma mère faisait quand j'étais petit.

Natasha, quelle femme ! La maman et la putain réunies en une seule créature.

Quand on est rentrés dans ma chambre, elle s'est étendue de tout son long sur mon lit. King. Elle avait le pubis huilé qui lui montait jusqu'au nombril, taillé tel un hiéroglyphe égyptien, et les mamelons acidulés qui pointaient vers le plafond. M'enserrant entre ses bras, grâce à un bond prodigieux, elle s'est accrochée au lustre du plafond avant de nous faire tourner à une vitesse folle. Sur le dos, les cuisses entrouvertes, elle est retombée la première sur le lit. Toujours accroché au lustre, je me suis bien enligné avant d'atterrir directement entre ses cuisses. Son épaisse toison pubienne a amorti ma chute, alors que mon sexe s'enfonçait lentement, mais sûrement, à l'intérieur du sien. Nous avons joui en même temps puis, abruptement, comme si un démon venait de s'emparer de tout son être, les poils de ses avant-bras se sont hérissés avant de la voir me lever carré du lit. Les yeux injectés de sang, elle m'a emmené jusqu'au pied du calorifère pour ensuite me plaquer le dos dessus. Mon propriétaire, ce n'est pas un cheap, l'hiver, il chauffe en calvaire. Après un certain temps, des cloques d'eau se sont formées sur mon dos, résultat de l'intense chaleur du calorifère. Elle m'a sauvagement ordonné de me coucher de nouveau sur le ventre. Et là, avec contentement et application, elle a fait éclater, l'une après l'autre, chaque cloque d'eau, avec son ongle le plus long et le plus acéré. Puis, le sourire aux lèvres, elle a laissé tomber sur mes plaies de fines gouttelettes citronnées s'écoulant de ses mamelons à intervalles réguliers. Vous dire comment j'ai souffert le martyr, ça ne s'explique même pas. Bref, ç'a été mon premier trip sado-maso... et j'ai aimé ça.

En hyperventilation, mais totalement comblé, je regardais Natasha avec son visage d'ange qui dormait du sommeil des dieux, alors que dans ses yeux, l'instant d'avant, brillait la flamme de Satan. Je vous le dis, vrai comme je suis là, aucune femme ne m'avait emmené à un tel niveau de félicité. Du plaisir à la douleur, je venais de ressentir, jusque

dans ma chair, l'amour, le vrai, le seul qui compte, l'amour passion, l'amour qui tache, l'amour qui crache, l'amour vache.

À un moment donné, les grognements de Raoul ont repris. Contrarié, agacé de me faire sortir de ma bulle amoureuse par Raoul, je me suis dirigé vers sa chambre pour lui démontrer qui était le vrai mâle alpha dans l'appart. Pour me rendre jusque-là, j'ai dû me faire un chemin dans la brousse des longs poils soyeux qui avaient envahi l'appartement depuis un certain temps. Muni d'un masque à gaz, j'ai rampé sous un épais nuage d'ail et d'huile d'olive rancie. J'ai coupé l'odeur du revers de la main et j'ai arraché les poils à la force de mes poignets, pour finalement arriver dans la chambre de Raoul.

On aurait dit l'enfer de Dante. On voyait des membres humains dépasser de partout : des bras, des tibias entrelacés, ponctués de pubis en feu, de culs et de sexes ensanglantés, sans parler de l'odeur insoutenable de fauves ayant copulé sans arrêt toute la nuit. Ça sentait fort à vous en brûler les narines. La chienne m'a pogné quand j'ai vu traîner, ici et là, des ossements humains sur lesquels Raoul et la Dolce Vita semblaient se faire les dents.

L'âme tourmentée par l'intime conviction que mon destin venait de basculer, j'errai dans les rues de Montréal tout l'avant-midi. De Wolfe à Montcalm en passant par Saint-Laurent et Saint-Denis, j'ai bad-tripé pas à peu près, pour finalement atterrir à la Binerie Mont-Royal, là où on fait la bouffe la plus réconfortante en ville. J'hyperventilais tellement que je me suis mis à manger mes émotions en avalant une quantité hallucinante de pâté chinois alors qu'en première page du Journal de Montréal, on pouvait lire qu'on avait trouvé plusieurs corps démembrés et désossés comme de la vulgaire chair à cochon, enterrés à l'arrière du bar qui était devenu celui de Raoul. La seconde d'après, le bulletin télévisé du matin est apparu à l'écran, et j'y ai appris que les victimes étaient toutes des clientes assidues du bar où sévissait Raoul. Je suis resté à la Binerie jusqu'après la fermeture, pour finalement retourner

à l'appartement à 11 heures du soir, l'heure à laquelle mon coloc régnait sur la piste de danse. J'ai fait le 911, puis là, tout s'est accéléré.

La police a intercepté Raoul aux petites heures du matin, alors qu'il rentrait. Ils l'ont menotté, embarqué, incarcéré, inculpé, puis condamné pour finalement le faire interner à l'Institut Pinel. C'est là que j'ai réalisé que le pseudo nerd-dominé était en fait un irrécupérable mésadapté socio-affectif, un borderline chronique, un dangereux psychopathe, un mâle alpha doué d'un incroyable instinct de domination, prêt à éliminer quiconque se mettait en travers de son chemin. Les beautés méditerranéennes, un peu trop rebelles à son goût, avaient payé de leur vie pour l'apprendre.

À grand-peine, pendant trois années, j'ai tenté d'effacer toutes les traces de ma traumatisante cohabitation avec Raoul. J'ai javellisé tous les murs de l'appartement suintant l'huile d'olive, éradiqué tous les longs poils noirs et soyeux qui avaient pris racine dans le bois franc des moulures et du plancher. J'ai pu aussi récolter d'énormes gousses d'ail que j'ai vendues au marché Jean-Talon en les faisant passer pour des gousses d'ail bios, ce qui m'a permis de me payer une longue et intense thérapie chez un psy du boulevard Saint-Joseph. Le temps aidant à cicatriser les plaies de l'âme, la mémoire sélective ayant enfin fait son travail, j'ai réussi à effacer l'humiliation d'avoir été rabaissé par Raoul au rang de dominé, de faire-valoir ; j'ai vaincu ma dépendance aux pratiques sado-masochistes auxquelles m'avait initié Natasha, l'alter ego féminin de Raoul, la femme à la double personnalité ; j'ai chassé de mon esprit l'horrible fin des partenaires sexuelles de Raoul. J'ai fini par oublier jusqu'au nom de Raoul. C'est fou comme l'esprit humain peut surmonter les traumatismes les plus inhumains.

Le jour où je pus enfin fêter ma guérison, j'ai reçu un appel de l'Institut Pinel. Au bout de la ligne, la voix désincarnée du psychiatre m'a dit d'un ton monocorde :

– Un dénommé Rrrraoul a fermement insisté pour que vous lui rendiez visite, il semble que vous soyez le seul ami qui lui reste.

C'est fou, mais juste au son du Rrrr, mes trois années de thérapies se sont envolées en fumée et je me suis retrouvé à marcher en direction de l'Institut Pinel, comme un esclave à la recherche de son maître. J'ai finalement abouti devant une immense porte capitonnée avec une petite lucarne à travers laquelle on pouvait voir Raoul, recroquevillé sur lui-même dans sa camisole de force. Les deux infirmiers m'ont assuré qu'il n'y avait pas de danger, que je pouvais entrer pour lui parler. Une fois en face de mon ancien coloc, j'ai vu son regard se planter dans mes yeux. Puis Raoul s'est mis à me parler avec la voix d'un psychopathe, genre Hannibal Lecter dans le Silence des agneaux :

– Salut le coloc, tu pensais t'en sauver. Te rappelles-tu de Natasha ? On est maintenant frères de semences, on a foulé le même triangle noir. On a bu à la même fontaine. On est frères de sang. Nous portons maintenant le même masque. Dorénavant, tu fais partie de ma gang. Sais-tu pourquoi j'ai tant de poils incarnés, mon homme ? L'intérieur de mon corps est comme une prison barbelée. C'est pas du métal qui me traverse les chairs, ce sont de longs poils noirs et soyeux qui transpercent mes organes et obstruent mes vaisseaux sanguins. J'ai mal chaque fois que je me réveille. Quand je danse, ça me fait moins mal. Si tu veux en savoir plus, rentre tes trois doigts dans ma gueule, pour que tu comprennes enfin mon secret. Toi, mon frère des délires à venir, toi qui sais qu'il n'y a jamais eu de lumières à l'eau...

J'imagine que vous seriez sortis de là en courant, mais moi, l'épais, je suis allé me mettre trois doigts dans sa gueule et j'ai tâté trois fois l'intérieur de son palais. Au troisième tâtonnement, à la vitesse de l'éclair, il m'a coupé les trois doigts de la main avec ses dents effilées comme la pointe d'une lance. Encore sous le choc, je l'ai vu bondir dans la chambre capitonnée, comme à l'époque où il bondissait sur la

piste de danse. Quand sa tête a frôlé le capitonnage, dans sa gueule est apparue une deuxième mâchoire avec deux immenses canines dégoulinantes de bave psychotique. Là, tout s'est passé au ralenti comme dans un accident de voiture. Il a atterri sur moi, prêt à planter ses deux crocs dans mon mollet. J'ai senti deux brûlures, et c'est à ce moment-là que les deux infirmiers m'ont sorti in extremis de la chambre capitonnée, laissant Raoul, la face étampée dans la lucarne, l'air satisfait, avec le sentiment d'avoir fait ce qu'il avait à faire.

Je suis allé signer le registraire de l'institut. J'ai refusé qu'ils me soignent. En pleine crise d'hyperventilation, je leur ai dit que leur patient, je ne le connaissais pas et que je ne voulais plus jamais en entendre parler.

Cette nuit-là, alors que Montréal était recouverte d'un tapis blanc hivernal, j'ai erré dans les rues de Montréal, de Wolfe à Montcalm en passant par Saint-Laurent et Saint-Denis, laissant à chaque pas deux gouttes de sang sur la neige poudreuse. C'est ainsi que j'ai écrit d'une belle calligraphie rouge vin toute la peur et l'angoisse qui me paralysaient le système nerveux.

Une fois de retour à mon appartement, sous la douche, j'ai laissé les gouttelettes d'eau bouillante danser sur mes clavicules, retrouvant peu à peu ma respiration, mon calme. J'étais devenu zen. Au moment où j'ai voulu vérifier l'état de mes doigts et de mon mollet, j'ai bien dû me rendre à l'évidence : mes trois doigts avaient repoussé comme par enchantement et il n'y avait plus de plaies sur mon mollet, les chairs s'étaient rapprochées d'elles-mêmes. Il n'y avait aucune trace de sang coagulé, seulement deux longs poils noirs et soyeux faisant office de points de suture.

Un peu plus tard dans la soirée, enivré par une forte odeur d'huile d'olive et d'agrumes, je me suis retrouvé sur mon divan, devant mon écran géant, à regarder un épisode de X-Files. À la fin de celui-ci, je me suis plongé dans un des tomes de Comment exceller à Donjons et Dragons. Pis j'ai trouvé ça bon.

Les patenteux

Conte de Saint-Élie-de-Caxton, Fred Pellerin

C'est l'un des traits particuliers de la culture québécoise. Une distinction sur laquelle on devrait miser pour les avenir et les touristes internationaux. Le Québec en est rempli. Si l'on gratte bien. Chaque rang de campagne, chaque retranchement de terre battue, chaque village dispose de son patenteux. Comme un représentant de ces artisans modérés issus de la grande lignée des "bizouneux de cossins d'inventions de patentes à gosses". Ces créateurs d'objets fascinants qu'on nous présente toujours comme des solutions. Parfois tellement poussées dans la performance que ça se présente comme des solutions à des problèmes qui n'existent pas encore. Et qu'il peut devenir angoissant de tenter de s'imaginer le type de problème à venir en voyant certaines propositions de bidule de secours. Voilà.

Pour faire face à la misère, les patenteux de l'époque occupaient un poste important dans la hiérarchie des communautés. À Saint-Élie-de-Caxton, pour assumer la fonction, nous avons droit à un forgeron Riopel débrouillard. Son invention la plus reconnue fut sans doute les fers à cheval à talons hauts. Vint ensuite le grille-pain à une seule fente. Pour venir en aide aux familles au nombre d'enfants impair. Parce qu'on sait bien qu'en temps de manque, l'utilisation du grille-pain conventionnel n'était permise qu'avec un chargement minimum de deux tranches de pain. En deçà de ça, on vous rangeait dans la marge gaspilleuse. Les hommes et les femmes se forçaient donc à engendrer dans un nombre pair d'enfants pour satisfaire sur les déjeuners. Chez les familles moins chanceuses dont le décompte ne se divisait pas par deux, le petit dernier demeurait plus svelte que les autres. Par pur principe d'économie d'énergie brûlatoire de toaster. Par chance, avec la sortie de ce grille-pain à une

fente, on réglait le cas de la tranche unique. Et du non-désiré par le fait même. Et puis revoilà.

Cette fois-là des vols répétés de vêtements sur la corde à linge, le forgeron Riopel puisa dans les idées géniales. Il imagina un dérivé de l'épingle à linge, celle que l'on connaît, sur laquelle il ajouta l'option d'une serrure. Une pince à linge qui se barre à clé. En fer forgé. Une révolution lessivaire. Et un succès commercial dans le voisinage. Bien sûr que les femmes se retrouvaient avec des trousseaux de sept à huit cents clés dans les poches de leur tablier et des heures entières à enlever le linge de la corde parce qu'il fallait retrouver celle, dans la quantité, qui allait avec celle des verrouillées. Mais malgré tout le désagrément, pas question de se plaindre. On entrevoyait enfin la possibilité d'un retour aux habits secs.

Extrait de *10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des Grandes Gueules*, Montréal, Planète rebelle, 2007.

Le récit en entier, à lire page 29 et à écouter sur le site : www.lagrandeoreille.com/lire516

La Grande Oreille : Quelles ont été vos sources d'inspiration pour votre quatrième spectacle, "l'Arracheuse de temps" ?

Fred Pellerin : Je me suis inspiré des personnages du village où j'habite, de ce microcosme que je transporte d'un spectacle à l'autre. Aussi, comme les histoires tournaient autour du personnage de la Stroop, une semblant de sorcière du village, je suis allé fouiller dans les récits traditionnels qui pouvaient aborder ce thème. De la même façon, j'ai rencontré une herboriste, j'ai lu sur la sorcellerie en général, pour me tirer des idées à nourrir mon personnage et ses alentours.

Ce spectacle portait sur le thème de la mort. Elle est apparue... Ou alors je l'ai projetée dedans parce qu'au moment où naissait ce spectacle, je venais tout juste de perdre mon père et avec le temps, je me suis rendu compte que j'y ai réglé un bout de mon deuil en me brassant la mort soir après soir.

À la fin de votre spectacle, vous parlez de l'importance de la langue française et de la France pour le Québec.

Pourquoi?

Cette finale de l'Arracheuse – près de quatre cent vingt représentations – où je parlais de l'importance de la langue française, je ne la faisais qu'en France. C'est apparu comme ça, un soir. Ça s'est construit sur la langue, mais aussi sur la manière d'en user. C'est aussi venu du besoin de dire un malaise que nous portons toujours au Québec dans le rapport que nous entretenons avec la France, dans la place de la France sur la définition de notre québécity, dans une cicatrice qui n'en finit plus de guérir après quatre siècles...

Quels sont vos projets?

À court terme, je mets tout mon temps à peaufiner le spectacle De peigne et de misère – spectacle qui tourne autour du personnage de Méo, le décoiffeur du village – qui prend la route sous peu avec déjà près de deux cent cinquante dates. Aussi, en novembre prochain, Ésimésac, le deuxième film tiré de mes contes et dont j'ai fait le scénario prendra l'affiche dans les cinémas du Québec. Au printemps et à l'été 2013, en même temps que la tournée, je vais mettre à l'écrit les histoires de De peigne et de misère, pour en faire un livre à paraître à l'automne. En décembre 2013, je vais travailler pour une deuxième fois avec le Maestro Kent Nagano pour créer un conte en collaboration avec l'Orchestre Symphonique de Montréal. Et un conte illustré pour enfant, et des idées de dessins, et des poèmes, et des chansons, et encore, et toujours... Le jardin des projets continue de fleurir!

Au printemps, vous avez pris position en faveur des étudiants. Que pensez-vous de la politique actuelle du Québec?

Le Québec a traversé au printemps dernier une crise sociale et politique d'ampleur. La crise étudiante, à mon avis, n'en aura été que la partie visible. Le mécontentement de la population québécoise



Fred Pellerin

face aux gouvernements et à leur surdité, à leurs manières, à leurs positions sur les enjeux sociaux et environnementaux, est assez généralisé. Depuis la révolution tranquille, qui avait donné au Québec des modèles, des institutions et des façons de fonctionner renouvelés, rien n'a vraiment bougé. Aussi, le contexte toujours en chemin et les enjeux nouveaux ont fini par faire perdre la concordance du modèle avec son réel.

Si la crise étudiante s'est adoucie avec l'été, il n'en demeure pas moins que le Québec continue de bouillonner. Des partis politiques neufs voient le jour, les jeunes reprennent intérêt aux choses sociales, politiques, économiques, etc.

Il s'avère que le moment est venu de refaire l'alignement des yeux avec les lunettes, de remettre de la visée dans les convictions et des idées chez les enjeux.

Fred Pellerin, propos recueillis par Lionnette Arnodin.

La misère

Tout avait commencé dans les années de la grande pauvreté. En ce temps où des familles entières ne mangeaient que de la misère. Certaines n'ayant même plus de misère personnelle tellement elles avaient dû en digérer. Et il n'était pas rare de voir des indigents devoir en emprunter quelque quantité au voisin pour se la servir aux repas. La misère des autres, sans souci d'hygiène ou de passation de microbes. Des dédaigneries que les agences sanitaires modernes ne toléreraient plus sous prétexte. Sous aucun.

On se trouvait au plus profond de ces années si rudes que plusieurs n'avaient plus rien à se mettre aux vidanges. À ce point du dépourvu que les poubelles gisaient vides. Et à perdre des nuits entières pour se surveiller les déchets respectifs. Chez les chanceux. Parce que les moins nantis risquaient de vous voler vos ordures ménagères dans le seul but de se rehausser l'image publique. Pour feindre d'avoir les moyens de jeter aussi. À imiter l'opulence pour camoufler son stade précaire. Et généralisé. Parce qu'au moment où les déchets deviennent la mesure de la richesse, la qualité de vie mérite qu'on la remette en doute.

Dans l'ordre des choses, les premiers signes du scandale apparurent en mai. La fameuse crise du linge volé éclata. Les vêtements qu'on ne pouvait plus laisser sécher à l'air doux du printemps sous peine de se les voir subtilisés. Dès le dos tourné. Et par réaction spontanée, des familles entières obligées de se promener en habits sales. Ou alors, pour les tenants du propre, du tordage de guenilles lavées que l'on choisissait de porter encore humides. Avec tout ce que ça entraîne d'irritations dans les aines et autres articulations propices aux humidités.

Par chance que devant cette misère profonde, les habitants s'épaulèrent à la roue. Par instinct de survie, les villages d'alors et d'ailleurs rebondirent de façon créative. On vit fleurir des talents insoupçonnés. Parce que l'occasion fait le larron. Et l'inverse souvent.

Les patentoux

Cf. page précédente.

La sécheresse

Quelqu'un criait la nouvelle. Sur les toits tranquilles d'un soir de semaine. On annonçait un mariage pour le samedi. Personne en particulier, mais au cas où. De toute façon. Une occasion de se détendre. En plus qu'il se produit si peu de choses au village, qu'il vaut mieux s'inventer des événements par soi-même. Et puis les noces, c'est bon pour le moral. Le samedi, donc.

Dans la fin de journée du vendredi, en geste serviable, Ésimésac suspendit son chapelet sur la corde à linge. Pour s'assurer du beau temps du lendemain. Il pinça l'épingle, barra le double tour et, dans les minutes qui suivirent, perdit la clé. Comme prévu dans la météorologie superstitieuse, le samedi fut impeccable. Une température de ciel, tout en soleil et chaleur. Un temps idéal. Presque à convaincre quelqu'un de se marier véritablement. Avec la promesse des années de bonheur.

Le dimanche, il fit beau aussi. Et aussi beau. Du plafond bleu et des rayons doux. Sur mesure pour un jour du Seigneur. Le lundi, par extension, parfait. Et le mardi, caniculaire. Et le mercredi d'autant. Et le jeudi de suite. Et le vendredi de même. Le chapelet coincé depuis une semaine. Ésimésac avait gaspillé ses insomnies à tenter d'ouvrir l'épingle à serrure. Incapable. Il rentrait au matin, ébouriffé, prétextant des nuits sur la corde à linge.

Les jours s'enchaînèrent au pas lent. Comme la relativité temporelle veut que la misère ralentisse les tranches d'heures. Les semaines tardaient, comme des farandoles de boiteux. Le temps demeurait au beau. Fixe. Plus rien à jaser dans les conversations sur le temps qu'il fait et qui ne fait pas. Tout épuisé du champ lexical ensoleillé. La canicule. Les semaines et les mois. Les années même. Une sécheresse craquante plana sur le paysage. On accumula au total quinze années de sécheresse. Quinze ans.

Condensés. En l'espace d'un été. C'est vous dire à quel point ça manquait d'eau.

Des vies entières furent bouleversées. Plus question de sourire. La peau croustillante menaçait de se déchirer de la joue aux oreilles. Des yeux gerçaient, à demi ouverts. Une poussière fine recouvrait tout, et pas une miette de vent pour la déplacer. Sec. La nappe phréatique chez le diable. L'eau bénite en grumeaux. Le niveau de la rivière qui descendait et qui chutait. Jusqu'à ce que les premiers poissons commencent à attraper des puces de chien et que les faunistes s'y mettent le nez. Jusqu'au thé qui redevenait poche originelle. Des choses qu'on n'ose même pas imaginer. L'archiduchesse, par exemple. Elle-même en chair et en os. Au-delà de ses chemises et de ses beaux atours. L'archiduchesse sèche ? Archi-sèche, la bonne femme. Une archiduchesse qui se défaisait en poudre. Une archiduchesse en voie de lyophilisation. Avec une infirmière préposée qui lui mouillait les lèvres à intervalles réguliers avec une petite débarbouillette d'eau froide. Sec. Interdiction de fumer dans toute la région de la Mauricie. L'indice de feu portait l'aiguille dans ce qu'il a de plus rouge. Un été aride. Torride. Horrible.

Les dernières flaques s'étaient évaporées depuis longtemps. Après tant de temps sans pluie, les paroissiens avaient la bave séchée. Certains accédaient au stade douloureux de la pisse en pâte. Pas d'eau. Et toujours pas l'ombre d'une averse à l'horizon. Des adolescents qui n'avaient jamais plu de leurs yeux vus ailleurs que dans les livres. Douze ans, treize ans. Tous nés de la dernière pluie. On leur parlait de nuages comme de légendes incroyables. D'un temps lointain où l'eau tombait du ciel.

– Quand on entendait le train siffler à Charette, dans le village voisin, ça annonçait la pluie.

Dans le secret de leur petit lit, les enfants tardaient à s'endormir. Comme des veilleurs d'espoir qui rêvaient de surprendre le cri du train, la promesse de l'eau. En vain. Les rêves mouillés se partageaient à l'unanimité. Même le curé neuf fantasmaient humide. Son dernier sermon avait porté sur le récit du Christ

qui transformait le vin en eau. Et personne n'osait croire sans boire.

La seule personne à ne pas se bâdrer avec la déshydratation régionale, c'était la sorcière. Cette marraine mystérieuse du fond du rang. Elle qui ne semblait pas affectée le moins du monde. Stoïque ininterrompue. Que l'on soupçonnait d'ailleurs de mèche avec le feu et qui devait sans doute s'approvisionner au puits des enfers.

La faiseuse de pluie

Par un soir de brosse paroissiale chez Brodain Tousseur, la bière de bibittes comblait les soifs accumulées. Et les déboires. Dans une langue de bouches pâteuses, le sujet de discussion des gars chauds tournait autour du manque. Blablabla. La dérive ivre les porta bientôt sur la réputation de la sorcière. Certains prétendaient qu'elle détenait des pouvoirs capables de faire pleuvoir. Un don d'arrosage. Qu'il suffisait de lui demander, sans dire merci. Et que, finalement, on avait besoin de ses services aquatiques.

Dans le laps d'en boire une dernière pour la route, la délégation se forma. Une douzaine des moins pactés furent mandatés pour aller négocier du mauvais temps. Malgré l'heure tardive. Ils marchèrent en ligne croche jusqu'au lac aux Sangsues. À l'entrée du domaine. Et la maison au bout du chemin. La porte s'ouvrit avant même qu'ils ne frappent.

– Entrez, les gars. Je vous attendais.

Au beau milieu de la nuit. Accueillis. Déchaussés. Puis elle les avait installés dans le divan mou. Elle leur avait servi une tasse de thé, pour les faire parler. Comme une thérapeute tripante. Avec des aises de jasette, mais qui calcule sous cape. On venait lui implorer la pluie.

– Certainement, mes très chers. Suffit de vous entendre sur la date.

Le plus incrédule se mit tarir. Un asséché rebondit avec précipitation et proposa qu'il pleuve tout de suite. Il fut repris et rassis. Sous prétexte qu'ils étaient venus à pied. Qu'ils voulaient éviter

de revenir à l'eau. Il vaudrait mieux attendre au lendemain.

– Absolument pas, s'opposa un autre. Demain dimanche, c'est la messe en plein air. Ça serait mieux lundi.

– Lundi, c'est la journée prévue que je monte au bois. Allons-y plus pour mardi, lançait le prochain.

– Pas question. La famille de ma femme descend de la ville. On leur a promis de veiller sur la galerie. Attendez au lendemain.

Puis chacun y alla de ses préférences et caprices mouilleux.

– Moi, c'est bien simple. Si vous me faites mouiller le mercredi, je déménage.

– En tout cas, que j'en vois pas un pleuvoir jeudi. Ma peinture de toiture aura pas fini de sécher. Pourquoi pas le vendredi.

– Parce que je vas redescendre du bois.

– Puis samedi, c'est l'épluchette de blé d'Inde au profit de la fabrique.

La sorcière avait fini par reprendre les cordeaux de la discussion. Les poings sur les hanches et sur les i.

– J'ai bien compris. Vous pouvez partir.

La semaine s'écoula sans gouttes. Comme si les demandes avaient été suivies à la lettre. Évidemment que tout le monde crut que la sorcière y était pour quelque chose. Comme une leçon à donner. Par les pouvoirs de l'irrigation. On se le répétait pour ajouter à la crédulité. Elle avait pris soin de le préciser.

– Je vais faire mouiller quand vous vous entendrez sur une date.

Maintenant sans l'ombre d'un doute. C'était elle qui faisait la pluie.